



La cité Montmartre vue de la rue Ordener évoque peu la vie de bohème montmartroise, mais il suffit de passer le hall pour découvrir dans les coursives les ateliers et les artistes qui y vivent et y travaillent, parfois de père en fils ou en fille, comme Christine Debeurme, sculptrice.



# MONTMARTRE DU PHALANSTÈRE AU VILLAGE ENDORMI

Entre querelles de voisinage et repli sur soi, les artistes de la cité Montmartre peinent à constituer une communauté conforme aux idéaux de son fondateur, Louis-Aimé Lejeune, qui rêvait d'en faire un phalanstère.

TEXTE FRÉDÉRIC BRILLET PHOTOS STEVEN WASSENAAR

**M**ONTMARTRE AUX ARTISTES. Dans ce quartier en voie accélérée de « boboisation », l'inscription en grosses lettres sur le fronton de la cité sonne comme une revendication frondeuse. Avec sa façade de briques typique des années 1930, le 189 de la rue Ordener évoque davantage le logement social que la vie de bohème montmartroise. Mais il suffit de passer le hall d'entrée et de monter dans les coursives pour se rendre à l'évidence. Derrière les grandes verrières, dans l'entrebâillement des portes, on aperçoit force chevaux, sculptures ou toiles. Avec ses 177 ateliers, dont la plupart servent aussi de logements, l'ensemble serait même la plus grande cité d'artistes d'Europe.

En quatre-vingt-quatre ans, trois générations de peintres, sculpteurs, écrivains, essayistes, acteurs, photographes, graphistes, décorateurs, musiciens ou cinéastes, cultureux ou créatifs de tous poils s'y sont succédé, quand elles n'y cohabitent pas : chez les Deleurme, que vous demandiez à voir le père Claude-Arthur, la fille Christine devenue sculptrice ou le frère Ludovic qui travaille la bande dessinée, la pioche sera toujours bonne puisque tous les trois y ont leur atelier.

De la cour intérieure, le cadre semble idéal : trois grands bâtiments blancs de style Art déco qui,

avec leurs coursives extérieures, évoquent des paquebots prêts à embarquer leurs passagers dans l'aventure de la création. « *Moi, ça me fait moins penser à un paquebot qu'à un cargo, tant le confort est sommaire* », grimace Thierry Bailly, dit « Tibäï », qui peine à se frayer un chemin dans son atelier encombré de toiles et de dessins. Le manque d'espace est une plainte récurrente chez les locataires, d'autant que beaucoup, faute de moyens, vivent et travaillent au même endroit. « *C'est un pis-aller. La peinture dégage des odeurs, la sculpture fait du bruit et de la poussière* », explique Darko Karadjitch, un graveur sculpteur venu de Sarajevo dans les années 1990, qui partage son atelier avec d'autres artistes mais a la chance de vivre dans le bâtiment adjacent avec sa famille.

## Un paquebot à la vue imprenable

Malgré ces inconvénients, avec ses ateliers bien orientés (souvent au nord, qui donne une lumière constante appréciée par les peintres), ses loyers modestes et sa tranquillité, la cité a de quoi faire rêver. Dans les étages supérieurs, les résidents peuvent s'accorder une pause privilégiée sur les coursives et terrasses inondées de soleil avec vue sur le Sacré-Cœur de Montmartre. Paris Habitat, l'office de gestion des logements sociaux, qui a la responsabilité de cette cité très particulière, croule d'ailleurs sous des milliers de candidatures. La sélection se fonde sur des critères de rattachement aux régimes sociaux des artistes. Mais, à l'instar des autres logements sociaux de la capitale, leur attribution a longtemps été parasitée par le clientélisme. Jusqu'à la fin des années 1960, la cité, comme le quartier, était dominée par le PCF et y avoir des relations pouvait propulser un candidat en haut de la pile. À partir de l'élection de Jacques Chirac à la mairie de Paris en 1977, les réseaux RPR prennent le relais, se souvient une résidente →

Avec ses 177 ateliers, dont la plupart servent aussi de logements, l'ensemble serait même la plus grande cité d'artistes d'Europe.

→ aujourd'hui sexagénaire: « J'habitais un logement insalubre à la Goutte d'Or et animais un atelier peinture dans un club de seniors dans le 5<sup>e</sup>. Jean Tiberi, à l'époque maire de l'arrondissement, a accepté d'intercéder en ma faveur pour que je puisse emménager à Montmartre en 1979. Ça se passait comme ça à l'époque. » Le clientélisme autour des logements sociaux parisiens ayant été abondamment dénoncé dans la presse, les processus de sélection sont par la suite devenus plus rigoureux et les passe-droits moins fréquents. Quoi qu'il en soit, les artistes bénéficient de la sécurité d'un atelier logement pas cher attribué à vie dans un Paris devenu hors de prix. « L'inconvénient, c'est que ce système contribue aussi à fabriquer des ringards qui ne vendent rien et dont les œuvres n'intéressent qu'eux-mêmes », observe, féroce, un résident. Incompris ou en crise d'inspiration, certains artistes dépriment ou ne produisent plus grand-chose quand d'autres vivent confortablement de leur talent. Les échanges entre différentes disciplines ont beau être enrichissants, les fins de mois qui reviennent sept fois par semaine comme dans la chanson, le manque de reconnaissance et la solitude minent à Montmartre comme ailleurs le moral des créateurs. « Depuis le début des années 2000, une demi-douzaine se sont suicidés, ça fait beaucoup », constate Marc Gayda, auteur de nombreux ouvrages sur l'aménagement des villes. Ces situations et destins éclatés obèrent bien sûr les relations de voisinage. « Entre les résidents il y a des accointances et des amitiés mais aussi des jalousies et des rancœurs. C'est comme un village », résume François Godard, qui a réalisé un documentaire sur la cité, dans laquelle il vit (voir encadré).

### La bohème garantie par la ville

Un village dont l'idée remonte au sortir de la Première Guerre mondiale. À l'époque, ce quartier, jusqu'alors épicerie de la vie artistique parisienne, devient la cible d'une spéculation immobilière qui en chasse les artistes. En réaction, certains lancent une sécession symbolique en proclamant la « Commune libre de Montmartre » et la « République de Montmartre ». « Le caractère plaisantin de ces événements ne masque pas pour autant leur profond désir de vivre et de travailler entre eux sans être menacés par le développement urbain », remarque le sociologue Dominique Billier dans sa thèse consacrée aux ateliers logements d'artiste. En proposant en 1924 de construire à Montmartre un ensemble d'immeubles qui leur est réservé, le conseiller municipal Jean Varenne légitime cette aspiration. Encouragé par la ville, Louis-Aimé Lejeune, un sculpteur enrichi par son succès international, conçoit alors avec l'architecte Adolphe Thiers un projet de phalanstère faisant la part belle à la vie communautaire, avec des salles d'exposition et de conférence, une bibliothèque et une coopérative. Pour réaliser son projet, le sculpteur constitue une société immobilière baptisée « Montmartre aux Artistes », qui acquiert un terrain de

Les artistes bénéficient de la sécurité d'un atelier logement pas cher attribué à vie dans un Paris devenu hors de prix.

5 500 mètres carrés rue Ordener. Les candidats souscrivent des actions qui servent à financer la construction d'ateliers et de logements bon marché dans lesquels ils emménagent à partir de 1932, avec la bénédiction de la mairie, qui se porte garante de l'opération.

Mais la crise de 1929 a asséché les finances et la société immobilière doit être dissoute. En 1936, la ville de Paris reprend la gestion de cet ensemble immobilier hors-norme et l'intègre à son parc social. Au cours de la décennie, fêtes et expositions s'y succèdent. Parmi les premiers résidents, le chansonnier Robert Goupil s'impose comme une figure de la cité et de la bohème montmartroise. Ce bon vivant qui court le cachet dans les cabarets de la Butte a pour habitude d'en consommer le produit sans se soucier du lendemain. « Quand il avait gagné de l'argent, mon grand-père se débrouillait pour acheter une quantité énorme de piquette et de quoi faire un grand pot-au-feu. Puis il installait des tréteaux dans la cour et invitait les artistes fauchés et clochards du quartier à participer à ses "bals de la dèche", qui sont restés dans les annales de la cité », raconte son petit-fils, le cinéaste Romain Goupil, qui y vit aujourd'hui. De sa capacité à organiser ces fêtes mémorables à peu de frais, Robert Goupil, dont le vrai patronyme →



Avec ses ateliers bien orientés et ses coursives baignées de soleil, la cité a encore de quoi faire rêver. Bernard de Montaut vit dans son atelier logement avec sa femme.



Si certains vivent au milieu des odeurs de peinture et des bruits des ateliers de sculpture, Darko Karadjitch (ci-contre), sculpteur graveur, loge en face et partage son atelier avec d'autres artistes. Les moments de convivialité se raréfient et le peintre Jean-Paul Letellier (ci-dessus) se souvient des fêtes organisées d'un atelier à l'autre à son arrivée.



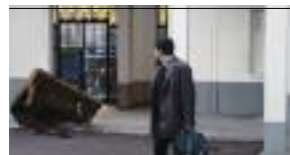
Thierry Bailly, dans son atelier encombré de toiles et de dessins.

→ est Charpentier, doit aussi son nom d'artiste, qu'il a transmis à sa descendance, Goupil désignant un type malin en argot de l'époque. Dans les années 1930, la solidarité prévaut dans la cité et pas que pour «faire la bombe», comme on disait à l'époque: les rares locataires à être équipés d'un téléphone ou d'un réfrigérateur le prêtent volontiers à leurs voisins. Les mêmes de la cité débarquent, mangent et couchent chez les uns ou les autres sans prévenir sans que nul ne s'en offusque ou ne s'en inquiète. Tout le monde se serre les coudes face à l'adversité. En 1934, le journal *L'Excelsior* annonce que l'état de siège a été proclamé dans la cité pour empêcher la vente des biens d'un résident endetté. Et jusque dans les années 1960, le concierge, complice des artistes

fauchés, faisait sonner le cor dans la cour pour annoncer l'arrivée des huissiers, qu'il orientait vers le mauvais bâtiment. «*Ce stratagème laissait aux intéressés le temps de cacher chez les voisins leurs objets de valeur et empêchait les saisies*», se souvient Marc Gayda qui est né dans la cité et y vit encore.

Ce premier âge d'or prend fin avec la défaite et l'occupation allemande: comme les autres Français, les artistes se divisent alors entre partisans de Vichy et partisans de Londres. Des délations se produisent et certains en profitent pour rafter l'atelier d'un voisin juif ou résistant qui a dû fuir ou a été arrêté. À la Libération, l'ambiance demeurera longtemps plombée par le souvenir de ces années noires et les doutes sur l'identité des délateurs. La guerre d'Algérie et Mai 68 provoquent dans les années 1960 de nouvelles dissensions entre gauchistes, communistes, gaullistes et autres tribus. Signe révélateur, la cité a compté jusqu'à quatre associations de représentants des locataires. Malgré les divisions, l'effervescence perdure jusque dans les années 1970. «*Quand je suis arrivé en*

La vie sociale s'assouplit au tournant des années 1980. Les vernissages dans la cité, les expositions dans le hall, moments de convivialité, se raréfient.



Les Jours venus, Romain Goupil.

«*En 1964, j'avais 14 ans. Mon univers, c'était cet immeuble et mes deux copains Coyote et Baptiste. Dans la vie, on avait deux préoccupations principales: déconner jour et nuit et inventer de nouvelles conneries. Et, pour ça, il y avait quelque chose de fantastique, le cinéma.*» C'est sur la voix off du metteur en scène, scénariste et acteur Romain Goupil que commence *Mourir à trente ans*, qui raconte l'itinéraire de trois mêmes gouailleurs de la cité Montmartre, dont lui-même, jusqu'en mai 1968. On les voit traîner dans les coursives, se faire copieusement engueuler par une voisine pour le bruit, vendre *L'Humanité* en porte-à-porte aux artistes de la cité, mûrir leur conscience politique. Converti au trotskisme à la mode JCR (Jeunesses communistes révolutionnaires), ancêtre de la LCR, Romain Goupil s'y confronte à son stalinien de père qui, à l'époque, en bon communiste, se méfie des gauchistes.

Comme dans *Mourir à trente ans*, qui a reçu en 1982 la Caméra d'or au Festival de Cannes, le cinéaste a fait apparaître la cité où il a grandi dans bon nombre de ses films, à

commencer par ceux qu'il bricolait tout même avec les chutes que lui refilait son père cadreur. Dans *Les Jours venus*, sorti en 2015, une œuvre mêlant fiction et réalité, inclassable, foutraque mais non dénuée de charme et d'humour, Romain Goupil porte une nouvelle fois à l'écran son lieu de vie et de travail. En ouverture, on le voit traverser la cour et manquer de s'y faire écraser par un piano, comme un signe précurseur des problèmes qui vont l'assaillir. Puis il embarque le spectateur dans une autofiction où il raconte ses difficultés à faire un film, tout en s'interrogeant sur l'amour, la guerre, les illusions perdues de la jeunesse, la vieillesse et la mort. Du champ politique, l'ex-soixante-huitard nous ramène aux mesquineries des querelles de voisinage entre résidents. Au détour d'une scène, l'actrice Marina Hands, qui joue une sculptrice fraîchement arrivée dans la cité, veut s'impliquer dans l'association des locataires, que préside Romain Goupil. «*C'est une sainte*», lâche alors ce dernier, qui parle en connaissance de cause puisqu'il a présidé un temps l'Association des locataires de Montmartre aux Artistes.

Vue sur l'ensemble d'ateliers du 189 de la rue Ordener baigné de soleil.



1968, il y avait encore beaucoup de fêtes. On s'invitait d'un atelier à l'autre, on faisait un boucan incroyable», se souvient le peintre Jean-Paul Letellier. La vie sociale s'assouplit au tournant des années 1980. Les vernissages dans la cité, les expositions dans le hall, qui étaient autant de moments de convivialité, se raréfient. «*L'état d'esprit a changé. On vit dans une société plus individualiste*», estime le peintre Bernard de Montaut. Il faut dire aussi que les résidents ont vieilli et que leurs enfants ont grandi puis sont partis. «*C'est devenu beaucoup plus calme, il ne faudrait pas que ça se transforme en maison de retraite*», confirme Romain Goupil.

### Espoirs et dissensions

Pour réveiller cette belle endormie et retisser les liens entre artistes et avec l'extérieur, l'Association des locataires de Montmartre aux Artistes (Alma) multiplie les initiatives. En novembre a été déployée sur les grilles de la cité une exposition sur le thème «*Dessine-moi un espoir*», à laquelle les résidents pouvaient participer en tant que créateurs et médiateurs avec le public. Par cette opération, l'Alma espérait aussi accroître la fréquentation des journées portes ouvertes qui avaient lieu dans la foulée. Mais ces deux initiatives étaient loin de

faire l'unanimité à l'heure où cet article était bouclé. Certains artistes refusaient de participer à l'exposition sur les grilles extérieures au motif que le support en PVC choisi pour éviter les dégradations ne valorisait pas leur travail. Les mêmes ou d'autres refusaient de participer aux portes ouvertes. «*Leur attitude tient au fait que trop de visiteurs se pressent dans les ateliers pour contempler la vue sur Montmartre ou la hauteur des plafonds sans s'intéresser à leurs œuvres*», explique le documentariste François Godard. Finalement, guère plus d'une trentaine d'artistes sur les quelque deux cents que compte *a minima* la cité devaient s'impliquer dans ces deux événements. Montmartre aux Artistes a décidément bien du chemin à faire pour retrouver l'ambiance d'antan. ■

## MONTMARTRE AUX ARTISTES SUR PETIT ET GRAND ÉCRAN

De son côté, Jacky Berroyer, qui incarne un habitant de la cité, qualifie d'«*interminables et minables*» leurs discussions. Ces querelles renvoient à un constat désabusé que dresse Goupil en écrivant sur un papier «*À bas le peuple*» à l'issue d'une réunion stérile. Et d'enfoncer le clou dans un dialogue avec Marina Hands. «*Avant on parlait jamais d'argent, que de politique. Vers 45 ans, tous les diners ont tourné sur le prix du mètre carré. Aujourd'hui on parle prostate et maintenant je me trouve à la tête d'une association de locataires.*» «*Avant, tes phrases ne commençaient pas par avant*», rétorque joliment Marina Hands. Plus tard, Romain Goupil se dispute encore avec d'autres résidents à propos du projet d'opposition dans la cité d'une plaque honorant la mémoire d'un musicien qui aurait collaboré sous l'Occupation...

Dans la scène finale, qui se déroule encore dans la cité, la famille, les résidents et une brochette de personnalités (dont Daniel Cohn-Bendit, qui apparaît déjà dans *Mourir à trente ans*) se rassemblent dans la cour pour accompagner sa dépouille vers sa dernière demeure. Dans un exercice d'autodérision, Goupil se mue en réalisateur caractériel, abreuvant ses figurants (et voisins pour la plupart) d'insultes au motif qu'ils manquent du sérieux requis pour la scène. Indignés, certains l'abandonnent en plein tournage de ce film qui finit en queue de poisson. «*Trotskyiste un jour, tyran toujours*», conclut alors Daniel Cohn-Bendit juste avant le clap de fin.

On l'aura compris, une telle récurrence d'un site aussi circonscrit dans une œuvre ne saurait s'expliquer par les seules considérations budgétaires et pratiques. En dépit des dissensions qui règnent dans la cité, Romain Goupil demeure attaché à ce «*lieu magique*», où il vit aujourd'hui avec sa femme et ses trois enfants. Le berceau familial en quelque sorte, puisque ses parents (son père Pierre était cadreur au cinéma), son grand-père Robert, chansonnier à Montmartre, et sa grand-mère, l'actrice Lita Recio, y ont résidé avant lui.

### Un lieu de tournage récurrent

Il n'est pas le seul à avoir tourné dans ce lieu chargé d'histoire. La cité apparaît dans *Le Ballon rouge* d'Albert Lamorisse (prix Louis-Delluc 1956) et constitue un sujet à part entière pour d'autres réalisateurs. Marc Gayda a réalisé une série de vidéos sur les manifestations organisées dans la cité, les œuvres et leurs auteurs. Dans le documentaire *Derrière les verrières*, diffusé en 1998 sur la chaîne Planète et visible aujourd'hui sur internet ([www.telegodard.fr/pages-Films/derrierelesverrieres.htm](http://www.telegodard.fr/pages-Films/derrierelesverrieres.htm)), François Godard, un autre résident, donne la parole à ses voisins de la cité. De leur côté, Norbert Liard et Dominique Mallen ont tourné le documentaire *Montmartre aux Artistes*, programmé la même année sur Paris Première. ■